

Vision médicale du monde et esthétique du morbide dans l'œuvre de J.-K. Huysmans

Laure de La Tour

12 décembre 2007

Un sens injonctif et quasi¹ » semble se dégager des titres d'un certain nombre d'œuvres de J.-K. Huysmans – *À rebours*, *À vau-l'eau*, *Là-bas*, *En rade* – qui sous-entendrait un rapport dynamique au monde, sillonné dans toutes ses dimensions, à toutes les allures, y compris la plus rétrograde ; et cela d'une manière qui, à y regarder de plus près, évoque moins la promenade que le chemin de croix. En effet, Huysmans ne cesse de nous dire d'un bout à l'autre de son œuvre la douleur d'être au monde, la misère physique et morale de l'homme avec ou sans Dieu, sur un mode tragique ou cocasse.

Ce qui peut amener à s'interroger sur une vision médicale du monde chez cet auteur, c'est en premier lieu un constat quantitatif : les références à l'univers médical sont trop systématiques et d'une fréquence trop remarquable pour qu'on ne s'intéresse pas à leur statut. Marcel Cressot², dans sa thèse intitulée *La Phrase et le vocabulaire chez J.-K. Huysmans*, fut le premier à le constater : « Les termes fournis par la médecine et la physiologie atteignent un chiffre anormal, que ne justifient pas deux romans, *Sainte Lydwine de Schiedam* et *Les Foules de Lourdes*, abondants en descriptions de maladies et d'infirmités. Huysmans a du monde une vision médicale et se complaît dans cette vision. »

On rencontre dans tous ses écrits des malades, et corollaire inévitable, des médecins. Le corps impose sa présence, d'un bout à l'autre de l'œuvre, et s'expose dans tous ses états, en particulier dans son état morbide. *À rebours* peut se définir comme la chronique d'une névrose³, *Sainte Lydwine de Schiedam* apparaît comme celle d'un corps de martyr souffrant de manière paroxystique, *En Route* est la notation scrupuleuse des états d'âme et de corps de Durtal. En outre, les expressions médicales et pharmaceutiques sont souvent employées dans un sens figuré et servent à décrire une expérience qui ne relève *a priori* pas de l'état de santé.

Chez Huysmans – qui n’est ni médecin ni fils de médecin comme Flaubert, mais un érudit certain doublé d’un hypocondriaque – la médecine devient explicitement objet de réflexion du roman et l’on constate un véritable discours d’auteur sur la médecine, sous le masque léger des personnages principaux qui ressemblent tant à l’écrivain que les critiques y ont vu ses doubles.

À cela il convient d’ajouter et de souligner le paradoxe de l’auteur-narrateur qui, s’il convoque sans cesse la médecine au cœur même de son écriture – à la fois paradigme, isotopie et réservoir inépuisable de termes et de concepts propres à détailler, avec la cruauté d’un scalpel, le réel – la dénigre et la critique, en révélant ses failles et sa présomption à vouloir tout expliquer rationnellement. L’incapacité de la médecine positiviste à soulager l’âme et le corps, à expliquer de manière convaincante les maladies dont l’origine est invisible, l’ont conduit progressivement à se tourner vers des disciplines qui relèveraient aujourd’hui de la psychologie et de la psychiatrie, mais aussi vers des formes mineures, voire charlatanesques, de thérapeutiques. Le regard « clinique » de l’écrivain naturaliste se heurte en effet à l’opacité et à la résistance d’une dimension suprasensible du monde dont il va tenter de rendre compte.

Ce sont donc tout à la fois les limites de la médecine, le sentiment de déception qu’elle fait naître chez Huysmans et son arrogance à vouloir expliquer par la raison jusqu’à l’incompréhensible – l’écrivain emploie le terme de « mystère » ou de « surnaturel » – qui conduisent l’écrivain naturaliste jusqu’à l’Église, laquelle saura lui apporter partiellement un sens à la souffrance, mais aussi, de manière plus pragmatique, un mode de vie et une « hygiène spirituelle ». Dans l’œuvre de Huysmans, nous avons bien affaire à une succession de rapports au monde différents qui évoluent au gré de son cheminement spirituel, mais unifiés par une même thématique et un lexique particulièrement signifiants.

La médecine y apparaît comme un truchement privilégié entre le monde et la littérature, un langage particulier et *a priori* rationnel, mais qui par ses limites mêmes ouvre les voies à l’imaginaire le plus flamboyant : à ce titre les récits de rêves, dans *En rade* en particulier, toujours suivis d’une tentative d’interprétation, sont un exemple fondamental du nœud qui enlace le clinique et le surnaturel, le corps et l’âme.

L’esthétique de Huysmans est donc fondée sur le souci de rendre compte du réel dans toute son authenticité ; mais l’écriture de ce réel souvent répugnant pose le problème de sa

réception et lui valut un certain nombre de critiques. Elle est sous-tendue par un rapport au monde à la fois charnel et spirituel, et ne dit pas le malaise sans le mal-être : telle est la définition de ce qu'il nomme, dès *Là-Bas*, le « naturalisme spiritualiste ».

Notes

1. Pour reprendre un terme employé par J. Borie dans son introduction à *Huysmans, Le Diable, le Célibataire et Dieu*, Paris, Grasset, 1991.
2. Marcel Cressot, *La Phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans*, Paris, Droz, 1938.
3. Cf. Jean-Louis Cabanès, « À *Rebours*, roman médical ? », *J.-K. Huysmans, le territoire des « À rebours »*, Publications de l'Université de Toulouse-Le-Mirail, groupe de recherches sur les états du texte, 1992, p. 7-16.